

## **Remarques épistémologiques à propos du problème du mouvement<sup>1</sup>**

**Herbert Witzenmann**

L'activité de l'esprit humain pour laquelle Rudolf Steiner a déterminé l'expression « science de la connaissance » (Erkenntniswissenschaft) est du point de vue de son domaine objectif une nouvelle découverte et pour ce qui est de sa méthode une nouvelle création . Sans nous attarder à la témérité de cette exploration d'un nouveau domaine scientifique nous voyons pourtant qu'elle s'avère n'être rien d'autre que la prise de conscience et la libération des forces de connaissance qui tendent à se développer depuis les racines de l'âme humaine . Ce double aspect d'édification et de signification fait parties des caractéristiques de la science de l'activité spirituelle , aussi appelée science de l'esprit , fondée par Rudolf Steiner et caractérise chacune de ses grandes créations . Il éveille en nous aussi bien l'étonnement devant l'inconnu qu'il dévoile , que la reconnaissance d'une choses familière depuis longtemps mais oubliée présentement . Son mystère révélé , toujours renouvelé , est sa faculté de laisser rayonner , vers l'autre et l'un dans l'autre , le passé et le futur en l'être humain , et de développer pas là , une direction d'action féconde au milieu des exigences du temps présent . Ces réalisations ne laissent aussi libres et ne sont aussi stimulantes pour la liberté que parce qu'elles unissent aux plus anciennes certitudes l'inattendu de la nouveauté .

L'expression « théorie de la connaissance » sur la page de garde du livre contenant l'œuvre fondamentale de Rudolf Steiner a certes détourné l'attention de certains lecteurs de ses particularités aussi bien formelles que substantielles<sup>2</sup>. Toutefois le sens initial du mot , selon lequel la théorie est la faculté de contempler le divin suprasensible , ne se prête pas à cette méprise , au contraire il pourrait diriger l'attention sur le fait que l'intérêt scientifique de Rudolf Steiner se portait dès ses premières œuvres vers l'élaboration des formes fondamentales et méthodiques de la voyance suprasensible . L'usage scientifique a limité depuis Kant<sup>3</sup> la théorie de la connaissance à l'étude des facultés de connaissance dans le sens d'une

<sup>1</sup> Ce texte reproduit avec quelques modifications et compléments fut publié pour la première fois dans la revue *Beiträge der Geisteswissenschaft zur Erweiterung der Heilkunst* Annales III 1952 . Nda - La seconde publication dont c'est ici la traduction se fit dans le premier volume de *Intuition und Beobachtung Intuition et observation* Stuttgart 1977 . Ndt

<sup>2</sup> Rudolf Steiner *Traits fondamentaux d'une théorie de la connaissance pour la vision goethéenne du monde avec une attention particulière pour Schiller* . Cet ouvrage était simultanément un complément à la publication des *Écrits de science naturelle de Goethe* dans l'édition de Kürschner *Deutsche National Literatur* de 1886 . Rudolf Steiner en fit une nouvelle et dernière édition augmentée d'une préface et de remarques en postface en 1924 . Nda

Une traduction française de cet écrit de Rudolf Steiner est publiée sous le titre *Une théorie de la science chez Goethe* Genève EAR 1985 . Ndt

<sup>3</sup> Emmanuel Kant 1724 – 1804 philosophe allemand

description de la constitution de la connaissance humaine . Cette façon de voir a détourné de la réalité le regard de ceux qui l'ont adoptée . Car les résultats que ce type de théorie cognitive produit avec la plus grande prétention et la plus grande influence interdisent aux hommes l'accès à la connaissance de l'être des choses . Ce mode de représentation a ouvert la voie au matérialisme et à l'irrationalisme .

Au début de cette esquisse qui essaye d'utiliser la méthode de la science de la connaissance exposée par Rudolf Steiner il semble nécessaire d'en préciser la nature . Le cœur de cette science de la connaissance est le déblaiement de la voie qui conduit l'homme vers la réalité , d'une manière qui est à la mesure de son être . Elle n'est pas de ce fait théorie de la connaissance , dans le sens de la critique kantienne de la connaissance , mais pratique de la connaissance , dans le sens de devenir identique à la réalité vécue , ontologie non pas toutefois comme un système de déductions métaphysiques mais comme un exposé de la métamorphose des manifestations du monde qui résulte de la compréhension des phénomènes purs . Ce n'est que de nos jours que l'homme connaissant apprend à parcourir en pleine conscience ce chemin vers la réalité . Auparavant la découverte de ce chemin et ce travail de déblaiement étaient cachés du fait de la participation instinctive de l'homme à la vie des forces formatrices de la réalité . La science de la connaissance présentée par Rudolf Steiner prend au contraire conscience des forces qui , ayant leurs racines dans l'âme individuelle , lui permettent de participer à la réalité , elle découvre ainsi simultanément un nouveau domaine de vécus d'expérience . La méthode qui introduit dans ce domaine est l'observation de la vie de l'âme . L'observation psychique du mouvement de connaissance , de ses conditions et de ses résultats , conduit d'abord à cette constatation que l'être humain individuel s'unit à une organisation corporelle qui exerce , de par ses organes qui sont au service de la conscience objective de l'homme contemporain à l'état de veille , c'est-à-dire les organes du système neurosensoriel , une influence destructrice sur la réalité . Les mondes intérieurs et extérieurs de l'homme , dans lesquels il s'est senti impliqué instinctivement par le passé ( et dont aujourd'hui encore une part très réduite persiste dans son comportement naïf ), sont séparés par ce système organique en deux parties telles qu'aucune d'entre elles ne représente à elle seule la pleine réalité . L'une des moitiés de la réalité est donnée à l'être humain par l'action de son organisation corporelle . Il la reçoit sans rien faire aussitôt que ses sens sont actifs et il la reçoit d'autant plus pure qu'il ne mêle aucune représentation , aucun jugement a priori , aucune sympathie ou antipathie , aucun souhait ni aucune intention à cette réceptivité . Rudolf Steiner appelle ce que l'homme reçoit ainsi : perceptions ; donc bien ce qui est reçu [perçu] et non l'activité qui dirige l'attention vers ce qui est reçu passivement . Cette activité [qui dirige l'attention vers le perçu] Rudolf Steiner la nomme : observation . C'est par un comportement exactement inverse que l'homme comprend l'autre moitié de la réalité . Il acquiert celle-ci à l'aide de concepts qui seuls développent des relations entre les perceptions qui , sans eux , seraient complètement indéterminées . Là donc , tout dépend de l'acte conscient ; car les concepts jaillissent de la force d'action intérieure de l'homme , du penser animé par la volonté de penser . L'homme n'acquiert à nouveau la réalité individuellement et consciemment que par la réunion lors de l'acte de connaissance de ces deux moitiés de la réalité qui furent séparées sous l'influence de son organisation sensorielle . La réalité ne lui est pas donnée mais elle se forme plutôt dans et par sa connaissance . Par

son union plus intime avec son organisation , l'homme d'aujourd'hui a perdu la propriété instinctive de la réalité dont il disposait par le passé . Mais il peut mieux que jamais , après le passage par la perte de la réalité , se détacher de son organisation et par là , reconquérir dans un état de conscience jamais atteint auparavant l'union avec la réalité .

Avec cette idée de la réalité se formant dans et par la connaissance , une réalité non pas reproduite mais produite , Rudolf Steiner attire l'attention sur trois exigences fondamentales auxquelles l'homme d'aujourd'hui doit satisfaire s'il veut parvenir à la réalité , trois attitudes scientifiques morales que chaque homme peut exercer . Il montre exactement comment les exigences goethéennes préalables du « bien observer » et de la « pure saisie » sont satisfaites par la connaissance . Pour comprendre « bien regardant » le côté perceptible de la réalité le connaisseur doit *pouvoir sortir et se détacher complètement de soi* (*Selbstentäusserung*). L'homme acquiert par là , la force de surmonter l'une des causes principales de toutes les illusions , soit celle qui veut le pousser à teinter le monde à l'aide de la palette colorée de ses jugements , de ses sympathies et de ses antipathies , de ses désirs et des ses intentions . Mais pour compléter la plénitude des perceptions « bien regardées » avec les forces d'ordre et de liaison de la « pure saisie » et les entrelacer , le connaisseur doit aussi solliciter la vertu opposée qui consiste à *développer sa propre activité sans retenue* (*Eigentätigkeit*). Car ce n'est que là , où il est lui-même le producteur de ses concepts qu'il peut vivre dans cette limpidité à laquelle aucun instinct , aucune habitude de penser , aucune activité non-éprouvée , aucune influence d'origine incontrôlée ne doit se mêler . Il maîtrise ainsi l'autres source de toutes les erreurs , celle qui ligote sa force spirituelle d'action et veut le maintenir sans force pensante devant le seuil de la réalité .

Mais le troisième élément est encore nécessaire , la réunion de ces deux expériences , de ces deux forces , que sont le sortir de soi le plus réservé et l'affirmation de soi la plus puissante dans l'activité spirituelle – affirmation de soi qui n'est pas subjective pour autant puisque , collaborant avec elles , elle s'identifie et se fond aux lois du penser qui reposent en elles-mêmes . Ce troisième élément , c'est l'acquisition de la faculté de surmonter les épreuves devant lesquelles le connaisseur se trouve placé lorsqu'il veut tenter de laisser réapparaître , par une juste réunion des deux aspects décrits , la véritable réalité qui a été déchirée par son organisation . Ce sont des épreuves dans lesquelles la vie scientifique est conduite lorsqu'elle veut parvenir à la juste formation du jugement . Car la réunion consciente de la perception et du concept se fait dans le jugement . Mais s'il s'y mêlait un élément subjectif , le profit précédent dû au « bien observé » des percepts et à la « pure saisie » des concepts serait perdu . C'est pourquoi il convient maintenant de développer ce degrés de conscience supérieure qui , après la préparation par le percevoir dégagé de soi et l'illumination par le concevoir (des concepts) pleinement actif , parvient à entrer dans la réalité .

Lorsqu'il est fait attention à la manière dont la réunion du percept et du concept , c'est-à-dire le jugement , se produit , et pour autant que l'on se garde ce faisant de promouvoir la formation du jugement par l'influence des deux sources d'erreurs décrites , on découvre dans la formation du jugement les caractéristiques du vérifique . Ceci veut dire que d'une part on s'interdit strictement de compléter consciemment ou inconsciemment à l'aide de représentations ( c'est-à-dire de contenus perceptuels acceptés du non pas effectivement perçus mais [repris dans la mémoire]) les contenus perceptuels qui se présentent . Mais cela

veut dire aussi que d'autre part on ne laisse participer à la formation du concept aucun élément qui ne viendrait pas de l'activité autonome de notre esprit , c'est dire que l'on interdit aux jugements a priori et aux préférences , qui ne sont bien évidemment que des perceptions que nous trouvons toutes prêtes en nous , l'accès au domaine du penser . Si l'on procède ainsi , la décision établissant la relation de la perception et du concept n'est pas prise dans l'arbitraire subjectif . L'acte de connaissance devient plutôt une expérimentation réussie : on constate que la perception reçue dans le plus complet détachement de soi retient d'elle-même le concept produit dans la plus haute activité de soi , lorsqu'il lui correspond . S'il ne peut pas en être ainsi , il faut renoncer à former un jugement , renoncer à la formation de la réalité . Le détachement de soi , l'engagement actif de soi , ainsi que le vérifique éprouvé et conservé dans l'expérimentation , dans le sens supérieur décrit ici , sont les trois particularités par lesquelles nous comprenons la réalité , par lesquelles nous traversons les épreuves qui nous sont imposées avant d'entrer dans son domaine . Lorsque nous repoussons les influences de notre organisation , lorsque nous satisfaisons aux conditions de la vérité , la lumière de notre esprit actif pénètre dans le monde auparavant ténébreux des perceptions non parce que nous l'y introduisons pour des raisons subjectives mais parce que nous la rallumons en lui comme sa force lumineuse originelle .

La compréhension du processus de connaissance tel qu'il est esquissé ici dans le prolongement des exposés de Rudolf Steiner rencontre encore , en plus des difficultés qui lui sont inhérentes , les obstacles suivants . Une grande partie de notre formation de la réalité , c'est-à-dire de la réunion des percepts et des concepts , s'est déjà accomplie durant notre petite enfance . De ce fait nous vivons là , où nous croyons percevoir déjà dans un monde conceptuel riche et structuré qui est bien certainement notre possession mais qui l'est bien inconsciemment et qui par son niveau moyen correspond à la réalité particulière propre à l'époque et au milieu culturel d'une certaine communauté humaine [celle dans laquelle nous avons grandi]. Ce fait nous induit toujours à nouveaux à ne pas différencier distinctement les parts respectives dues aux perceptions et aux concepts dans les contenus de notre conscience et à croire à une importance prépondérante des éléments perceptuels alors qu'en vérité la part du penser et des préjugés glissés dans les habitudes de notre conscience prédomine nettement . C'est à cause de cela que l'humanité contemporaine a beaucoup de difficultés à comprendre la nature de la réalité et de la connaissance , ainsi que celle d'un grand nombre de problèmes attenants . Jamais une humanité ne fut si éloignée de la réalité que cette population terrestre contemporaine abrutie par les superstitions de la science , droguée par la folie du succès et imbue de son activisme .

Après ces remarques préliminaires nous voulons tenter d'esquisser à la clarté de ces trois principales caractéristiques de la formation de la réalité la nature de l'être du mouvement en général et en relation avec lui la nature de celui du mouvement humain en particulier .

La difficulté déjà évoquée qui résulte de ce que nous réunissons sans cesse instinctivement les percepts et les concepts grâce à une pratique exercée dès la petite enfance trouble d'une

façon toute particulière la compréhension de l'être du mouvement . La confusion entre les percept et les concepts ainsi que la fausse appréciation de la formation de la réalité ont rarement provoqué des erreurs aussi lourdes de conséquences que dans ce domaine . Dans les quatrième , cinquième et septième chapitres de sa *Philosophie de la liberté* Rudolf Steiner a développé les idées fondamentales qui nous importent ici .<sup>4</sup>

C'est avant tout dans le cinquième chapitre de la *Philosophie de la liberté* que Rudolf Steiner expose que nous ne prenons conscience d'un objet ou d'un être réel ni par l'image perceptuelle que nous recevons de lui à un instant précis ni par la somme des caractéristiques perceptuelles qui lui appartiennent .<sup>5</sup> La réalité d'une chose ou d'un être nous devient plutôt compréhensible par la force unificatrice du concept . C'est par elle seulement que nous nous unissons aux forces formatrices qui suscitent la multiplicité des perceptions qui nous viennent des choses ou des êtres . Dans ce contexte Rudolf Steiner nous l'expose d'abord avec l'exemple du bouton de rose qui , selon les conditions dans lesquelles il se trouve , éclot ou se faner . Mais les états , qui dans certaines conditions n'apparaissent pas , font aussi partie de son être .<sup>5</sup> Rudolf Steiner complète cet exemple par un second : « Lorsque je jette une pierre horizontalement dans l'air , je la vois successivement dans différents endroits . Je relie ces endroits par une ligne . Je fais connaissance en mathématiques avec différentes sortes de lignes dont entre autres celle de la parabole . Je connais la parabole en tant que ligne qui apparaît lorsqu'un point se meut selon une certaine loi . Lorsque j'étudie les conditions selon lesquelles la pierre lancée se meut , je découvre que la ligne de son mouvement est identique à celle de la parabole que je connais . Que la pierre se meute précisément selon une parabole , c'est une conséquence des conditions données et cela s'en suit avec nécessité . La forme de la parabole appartient à l'ensemble du phénomène comme tout ce qui de lui doit être pris en considération .»<sup>5</sup>

Dans le même sens Rudolf Steiner attire l'attention sur le rapport des différentes phases d'un processus . Seul leur rapport constitue le véritable processus . Mais de lui ne sont perceptibles que les parties indéterminées des différentes phases : au contraire leur rapport est pensé . Nous nommons ces phases lorsque le processus se déroule assez lentement : objets . Mais les objets n'apparaissent pas non plus comme des perceptions pures dans leur réalité . Ils exposent une multiplicité ( d'une richesse inépuisable ) de perceptions que nous filons inconscients ou semi conscients avec des concepts . La maison dont nous prenons conscience , par exemple , est un ensemble de perceptions singulières d'une abondance inépuisable qui ne se rassemblent pas d'elles-mêmes pour former le tout maison , mais ne s'assemblent pour cela qu'après l'adjonction d'un ensemble non moins imposants de concepts . Ce n'est que par le tissage des relations conceptuelles que se construit l'objectivité de la maison à partir des perceptions . Mais cette objectivité n'est pas encore elle aussi la complète réalité de la maison . Celle-ci est plutôt le processus évoluant entre la construction et la destruction , au sein duquel l'image perceptuelle objective n'est qu'une phase singulière . Et dans cette succession de phases la maison est à nouveaux liées aux circonstances extérieures toujours changeantes et s'étendant à l'infini et font aussi partie de l'ensemble maison .

---

<sup>4</sup> Rudolf Steiner *La philosophie de la liberté* traduction française Montesson Éditions Novalis 1993 Ndt

<sup>5</sup> Rudolf Steiner *La philosophie de la liberté* chapitre V Nda

Nous ne percevons avec les sens ni les mouvements (processus) ni les objets (phases ou étapes de processus). Les objets aussi bien que les mouvements sont plutôt des jugements , c'est-à-dire des liaisons entre les percepts et les concepts . Mais l'état de conscience de l'homme d'aujourd'hui est tel qu'il ne lui faut pas peu d'efforts s'il veut non seulement comprendre ce qui vient d'être décrit mais en faire l'expérience en l'observant et le faire valoir dans son comportement personnel . Car la tendance à prendre des relations pour des perceptions ou à se représenter des relations comme étant des perceptions est profondément enracinée en lui . Les erreurs à propos de l'être du mouvement en général et du mouvement humain en particulier proviennent de cette tendance . Mais si on s'élève jusqu'au point de vue décrit par Rudolf Steiner on parvient au seuil d'un nouvel accès au monde , de là , s'ouvre aussi la perspective d'une solution pour le problème du mouvement . L'exemple suivant pourra le préciser .

Un homme d'aujourd'hui qui se trouve dans la campagne sera généralement enclin à tenir les objets , les êtres et les évènements qu'ils aperçoit pour des perceptions , c'est-à-dire enclin à sous-estimer sa propre participation à la production du contenu de sa conscience . Il tient le rocher sur lequel il se trouve , les maisons du village en contre-bas , l'arbre qui lui donne de l'ombre , le chien qui repose à son côté et son propre corps pour des contenus de sa conscience qui lui sont offerts dans leur plénitude sans sa participation . Il est du même avis lorsqu'il suit la trajectoire de la pierre qu'il lance , le mouvement d'un véhicule au loin , celui d'un oiseau en vol ou celui d'un promeneur . Mais il peut ressentir comme une sorte d'éveil d'un état de conscience vaporeux dans un état de conscience plus clair lorsqu'il considère que les pierres , les plantes et les animaux ainsi que son propre corps , comme aussi les objets fabriqués de main d'homme ne lui apparaissent comme des ensembles cohérents et ordonnés que grâce à la participation de son propre penser . Or cet éveil lui donne aussi en même temps la conscience que la construction de toute chose ou de tout être se prolonge en une infinité de partitions supérieures et inférieures . L'arbre n'a pas seulement des racines , un tronc et des branches , comme parties inférieures , mais il fait aussi partie du bosquet auquel il appartient et celui-ci forme à nouveau avec la colline sur laquelle il se trouve un ensemble qui s'inscrit lui-même dans l'ensemble plus vaste du paysage délimité par l'horizon . Selon qu'il élargit ou rétrécit le cercle de ses observations , le tout et les parties échangent constamment leurs rôles . Chaque partie est un tout par rapport aux parties qu'elle rassemble en elle . L'arbre comprend les racines , le tronc et le feuillage comme ses membres et ses parties . Mais chacune de ces parties de l'arbre est à nouveau par rapport à ses membres ou parties elle-même un tout . Et l'arbre lui-même est une partie ou un membre du bosquet d'arbres comme celui-ci l'est du paysage . Tout et parties se trouvent cependant dans des rapports stricts d'infériorités et de supériorité [d'inclusion et d'exclusion]. Les concepts formateurs de tout appellent pour produire leur ordre des aides conceptuels qui se soumettent à cet ordre mais qui prolongent aussitôt dans leur propre domaine aussi cette production de l'ordre et de l'assemblage . Ce n'est qu'avec le progrès de cette production que se révèle le contenu expressif et clair tout d'abord caché dans les impressions énigmatiques , obscures et

muettes de nos sens . Les forces conceptuelles ordonnatrices le font monter et descendre sur les degrés de leur échelle hiérarchique dans leurs vases dorés .<sup>6</sup>

Mais cela signifie un éveil plus large encore lorsque nous remarquons que les formes objectives ne sont toujours que des segments de processus , des stades de mouvements . Les différents endroits , où la pierre , que nous avons lancée , se donne à nos yeux , sont réunis par notre penser à l'aide d'un lien conceptuel pour former la trajectoire de la pierre . Mais la forme objective que la pierre apparemment immobile présente à notre œil et à laquelle nous accordons en comparaison du mouvement rapide de la pierre lancée une certaine stabilité n'est qu'un état transitoire dans une suite d'incessantes modifications . Les ordres de formes objectives ne sont donc que les traces laissées par les forces ordonnatrices mouvantes , que des séquences temporelles de leur action , qui s'inscrivent elles-mêmes à nouveau dans un tout plein de sagesse ordonné hiérarchiquement . Et ces traces mouvantes à l'ordonnance pleine de sagesse se différencient les unes des autres avec une puissance impressionnante , non méconnaissable , avant même que nous saisissions conceptuellement les différences formatrices qui sont à considérer là , selon que nous tournons notre attention vers le monde minéral , végétal , animal ou humain . Mais nous ne retenons pas ces effets formateurs passivement , au contraire nous leurs sommes , en tant que coproducteurs par notre penser , activement liés . Car par une simple réceptivité , on ne parvient pas à eux . Tout ordre , ainsi que tout mouvement ( car tout ordre sous forme d'objet n'est que la trace , comme ce fut montré , d'un ordre supérieur de mouvement et de sagesse le pénétrant ), est de ce fait , dans la mesure où nous en prenons conscience , où nous faisons l'expérience de sa réalité , aussi un mouvement coproducteur de nous-même . Car nous sommes unis aux forces d'ordre et de mouvement par nos mouvements dans le penser , non pas de façon réceptive mais de façon productive .

Un nouveau risque d'erreur apparait à cet endroit de notre réflexion . Si nous sommes parvenus à surmonter la principale erreur matérialiste de notre temps qui tend à s'imaginer les relations en tant que perceptions , l'esprit en tant que matière , un autre détour s'ouvre pourtant aussitôt qui conduit à la surestimation de notre participation active à la réalité . Nous avons remarqué que le monde dont nous devenons conscients est formé jusque dans ses dernières ramifications par nos concepts . Ceux-ci manifestent , bien qu'ils soient des productions de notre activité spirituelle , une ordonnance qui leur est propre , qui échappe à notre arbitraire , qui est à ce point intouchable que lorsque nous nous heurtons à elle nous ne pensons déjà plus ou pas encore . Mais est-ce que nous ne nous imbriquons pas par l'expérience de cette ordonnance logique dans un monde qui sourd pourtant de notre propre intérieur et duquel aucune percée dans un domaine qui lui est extérieur n'est possible ? Ne

---

<sup>6</sup> Allusion aux vers de Goethe dans la première scène de la première partie de *Faust* , où seul dans la nuit Faust s'interroge dans un long monologue et doute de sa capacité à comprendre la vie de la nature et le sens de sa propre existence :

Wie alles sich zum Ganzen webt ,	Comme tout se meut dans l'univers !
Eins in dem andern wirkt und lebt !	Comme tout , l'un dans l'autre agit et vit de la même existence !
Wie Himmelskräfte auf und nieder steigen	Comme les puissances célestes montent et descendent
Und sich die goldenen Eimer reichen !	en se passant de mains en mains les seaux d'or !
Mit segenduftenden Schwingen	Du ciel à la terre , elles répandent une rosée
Vom Himmel durch die Erde dringen ,	qui rafraîchit le sol aride , et l'agitation de leurs ailes
Harmonisch als das All durchklingen !	remplit les espaces sonores d'une ineffable harmonie !
( V 449 – 453 )	( traduction en prose de Gérard de Nerval )

faisons-nous pas simplement l'expérience des états particuliers de notre organisation , déterminés seulement par les lois de notre propre être , stimulés certes par les excitations d'un monde extérieur dont l'objectivité reste complètement cachée ?

Le septième chapitre de *La philosophie de la liberté* s'occupe avant tout , après une préparation approfondie dans les chapitres précédents , de ce risque d'erreur . Dans le sens de cet essai il est possible de dire les choses suivantes : Le détachement de soi montre de façon indubitable que la réalité se présente du côté de la perception à notre réceptivité passive . Notre activité spirituelle nous montre de plus que toutes les relations dans le monde ne peuvent être que d'une seule et même nature , celle du vérifique , celle de notre propre activité et non celle des perceptions . Le vérificateur dans la production du jugement nous montre enfin que , pour autant que nous formulions de vrais jugements , c'est-à-dire jugeons selon la réalité , nous ne reisons pas percepts et concepts comme bon nous semble mais que ceux-ci s'unissent de par eux-mêmes dans l'acte de connaissance lorsque nous remplissons les trois conditions principales qui valent pour eux [comme leurs conditions d'existence]; lorsque nous procédons correctement , non pas nous mais les choses elles-mêmes se jugent en nous . Si l'on accepte au contraire derrière les contenus de notre conscience échappant à celle-ci , on bouscule les trois exigences fondamentales . Car au lieu d'exercer le détachement de soi , on place du côté des perceptions des éléments qui ne sont pas perceptibles . De plus au lieu d'être actif de façon illimitée dans la formation des concepts , on pense la réalité universelle , c'est-à-dire la pensée la plus élevée , sous la forme d'une perception . Car on se représente la réalité , les relations du monde , comme une perception , certes inaccessible lorsqu'on pense que cette réalité existe sans notre participation et qu'elle agit comme un « en soi » sur notre organisme . Et l'on n'exerce enfin aucune véracité dans la production du jugement lorsqu'on forme des jugements qui n'aboutissent que parce que l'on falsifie aussi bien les perceptions que le penser en abandonnant ces deux domaines aux deux sources d'erreurs . Les jugements qui sont formés sous cette influence se forment par des choix subjectifs et non par la compréhension du processus par lequel percepts et concepts se réunissent d'eux-mêmes . Rudolf Steiner a lui-même désigné cette impasse de la connaissance qu'il faut éviter ici par le concept de « perception imperceptible » : la réalité est représentée comme perception imperceptible lorsqu'on succombe aux trois épreuves qu'il faut franchir avant de pénétrer dans la vraie réalité .

Les sciences naturelles d'aujourd'hui se représentent aussi comme des perceptions imperceptibles les forces et de ce fait l'arrière-plan présumé réel , supposées par elles être à l'origine des mouvements . Rudolf Steiner fait à ce propos les remarques suivantes : « Si l'on veut éviter la contradiction des perceptions imperceptibles , on doit accepter que les relations entre les perceptions que nous fournit le penser n'ont pas d'autres formes d'existence que celle du concept .»<sup>7</sup> « Lorsque le réalisme métaphysique prétend que doit exister , à côté des relations idéelles entre l'objet perçu et le sujet percevant , une autre relation réelle entre la « chose en soi » de la perception et la « chose en soi » du sujet percevant ( l'esprit individuel ), c'est une affirmation qui repose sur l'acceptation erronée d'un processus existentiel non perceptible analogue aux processus du monde sensible . Quand le réalisme métaphysique dit

---

<sup>7</sup> Rudolf Steiner *La philosophie de la liberté* chapitre VII Nda

de plus : j'entre dans un rapport idéel conscient avec mon monde de perception , mais avec le monde réel je ne peux me trouver que dans un rapport dynamique ( rapport de forces ), il n'en retombe pas moins dans l'erreur déjà signalée . Il ne peut être question d'un rapport de forces qu'au sein du monde des perceptions ( dans le domaine du sens du toucher ) et non en-dehors de celui-ci .»<sup>8</sup> « Les forces invisibles qui agissent les unes sur les autres à travers les choses perceptibles sensoriellement sont aussi des réalités présumées bien hypothétiques . Une telle chose est l'héritage qui prolonge son action au-delà de l'individu et qui est la cause par laquelle un nouvel individu se développe à partir d'un autre lui étant semblable et par laquelle se maintient l'espèce .»<sup>6</sup>

Selon le mode de représentation répandu de nos jours lorsqu'un pierre dévale une pente , par exemple lors de la fonte des neiges , aux perceptions dont nous prenons conscience par l'œil , l'oreille etc. il s'ajoute un second domaine que l'on se représente aussi comme étant de nature perceptible , bien qu'il soit ajouté par le penser , ce dont nous n'avons cependant aucune conscience , dont nos organes sensoriels reçoivent les excitations qui les animent mais de telle sorte toutefois qu'elles n'apparaissent dans notre conscience que sous une forme qui peut à peine être conçue comme un signe de ce qui en est la cause . Ce second domaine que l'on considère comme objectif et réel , et que l'on se représente aujourd'hui comme un champ électromagnétique , forme selon cette conception de la réalité le fondement objectif demeurant inconscient de nos réactions subjectives . Il est conçu dans une forme d'existence semblable à celle des perceptions sensorielles , c'est-à-dire donné sans notre participation et cependant donné imperceptible , c'est-à-dire comme une « perception imperceptible ».

Si l'on accepte que l'ensemble des perceptions dont nous prenons conscience à un moment donné ne contienne pas tout ce qui peut être saisi comme perception d'un domaine dans les conditions requises , il faut le justifier par le fait que de nouvelles perceptions apparaissent sans cesse de par le progrès de notre observation . On ne peut en aucun cas attribuer aux éléments représentés comme étant d'ordre perceptible , et cela moins encore lorsque ceux-ci de par leur nature ne peuvent absolument pas être perçus , la fonction d'éclairer les perceptions dont nous prenons conscience . Car en acceptant qu'il y ait des faits d'ordre perceptible en-dehors du domaine des perceptions dont nous prenons [ou pouvons prendre] conscience , le nombre des éléments isolés , des éléments qui ont besoins d'être éclairés , ne fait qu'augmenter . Une fonction ordonnatrice en face de nos perceptions sensibles ne peut être attribuée aux forces hypothétiquement imperceptibles et pourtant représentées comme perceptibles que pour la partie idéelle qu'on leur adjoint . Si l'on s'exerce au contraire à reconnaître , en partant d'exemples simples pour en venir à des ensembles de plus en plus complexes ( l'exemple précédent ne se voulait qu'une stimulation ), que dans le domaine des perceptions nous ne saissons les mouvements dans leur pleine réalité qu'à l'aide de nos concepts , alors on ne se risquera pas à se représenter les forces génératrices des mouvements comme étant de perceptions imperceptibles . Au contraire on comprendra que les mouvements ne peuvent en aucun cas être perçus sensoriellement et que c'est

---

<sup>8</sup> Bien que la désignation « réalisme métaphysique » soit destinée à la vision du monde d' Eduard von Hartmann , les caractéristiques qui se rapportent à celle-ci sont aussi valables , dans l'essentiel , pour le style de recherche des sciences de la nature aujourd'hui et pour les orientations scientifiques qui lui sont acquises . Nda

précisément pour cela qu'il ne sont de par essence pas de la nature des percepts mais de celle des concepts , qu'ils sont donc objectivement : esprit actif agissant dans le monde des perceptions . Mais alors tous les ordres d'objets apparaissent de même comme des points de repos ( bien que relatif ) de l'esprit qui se meut lui-même et crée ces ordonnances . Même cette idée de l'auto-mobilité , du mouvement se mouvant pas soi-même , qui intervient ici , le fait de façon rigoureuse respectant à la fois la logique [du penser] et [les faits de] l'observation . Car il ne peut y avoir logiquement aucun mouvement si chaque chose mobile doit être mue par une autre qui lui procure son mouvement , c'est-à-dire si le mouvement ne peut avoir lui-même ( immédiatement ou médiatement ) une origine se mouvant d'elle-même . Ce mouvement se mouvant de soi-même devient observation lorsque nous prenons conscience de l'activité de notre esprit lui-même . Car lorsque nous pensons , nous ne faisons pas l'expérience de ce dont nous pouvons prendre conscience sans avoir contribué activement à sa manifestation . Au contraire nous repoussons tout cela , notre organisation corporelle fait aussi partie de ce que nous repoussons . S'il en allait autrement l'activité , qui constitue le pôle opposé à la réceptivité passive , ne pourrait pas se manifester . L'activité de notre esprit est donc observée ainsi dans sa propre mobilité . Car nous en prenons conscience comme étant une activité de tissage entre les êtres , une activité qui s'oppose à tout ce qui est de l'ordre des perceptions : « Celui qui observe le penser , vit durant l'observation de façon immédiate dans une activité essentielle , un tissage d'ordre spirituel , qui se porte elle-même . »<sup>9</sup> Oui , on peut dire que celui qui veut saisir l'essence du spirituel , dans la forme sous laquelle il se présente tout d'abord aux hommes , le peut dans le penser qui se tourne vers lui-même .»<sup>9</sup> Ce tissage spirituel essentiel qui se porte et se meut lui-même , que nous saisissons en pensant et auquel nous nous unissons en pensant , nous le retrouvons à nouveau par notre connaitre comme étant l'élément qui procure leurs mouvements au manifestations du monde .

L'esprit qui se meut par lui-même apparaît dans les différents règnes de la nature selon différents niveaux d'activité créatrice de son œuvre ordonnatrice et coordonnatrice . Dans le monde minéral n'apparaît qu'une sorte de *forme-reflet* (abbildend) de son mouvement autonome du fait que les minéraux sous l'action des forces physiques sont répartis en différents endroits . Les manifestations qui résultent de la construction des substances minérales et de leur destruction forment déjà le passage au niveau suivant . Dans le monde végétal n'apparaît pas seulement une image-reflet de l'esprit se mouvant pas lui-même car dans les plantes qui se développent , il agit comme une *force transformatrice* (umbildend). Les substances qui sont prises dans le domaine de son action sont transformées conformément aux structures de l'être végétal dont elles accompagnent les modifications . Dans le monde animal l'esprit se mouvant par lui-même agit en *conformant* (inbildend) : les impressions extérieures auxquelles l'âme réagit sont conformées , sont complétées en recevant de l'intérieur la forme de sensation (Inbild der Empfindung) [ce qui chacun le faisant à sa façon génère la conformité des sensations à l'espèce]. Dans l'être humain seulement , l'esprit peut apparaître dans sa *mobilité formatrice originelle* (urbildend), lorsque le penser , agissant dans l'établissement de ses propres lois internes , est saisi comme une pure activité se portant soi-même .

---

<sup>9</sup> Rudolf Steiner *La philosophie de la liberté* chapitre IX Nda

Lorsqu'un homme bouge son corps , par exemple soulève son bras , alors la force originelle du mouvement qui lui est propre , dont il saisit l'origine dans son penser , agit en accord avec les autres métamorphoses par lesquelles cette force de mouvement se manifeste dans son propre organisme et dans les niveaux d'existence des règnes naturels . Si l'on comprend cela la représentation des nerfs dits « moteurs », telle qu'elle est construite par la physiologie contemporaine , s'avère être une impasse de la connaissance . Cette représentation est construite d'après le modèle des représentations des forces établi par les sciences physiques . Ainsi que ce fut montré , ces représentations de forces supposent , pour expliquer le déroulement des mouvements mécaniques , l'existence de perceptions imperceptibles . Ce faisant , on oublie qu'un mouvement , parce qu'il est une relation d'ensemble , un tout ordonnateur enveloppant , ne peut pas être saisi comme une perception mais doit être saisi et vécu comme un concept agissant au sein des perceptions qu'il provoque . De la même manière un mouvement du corps humain est ramené à des forces imperceptibles que l'on se représente pourtant comme des perceptions . On suppose que la source de ces forces se trouverait dans le système nerveux central .

A la lumière des trois exigences fondamentales établies par l'épistémologie en opposition à cette conception , représentons nous ce qui fait la nature essentielle d'un mouvement humain . Observons un homme lorsqu'il bouge son bras . Nous avons tout d'abord à distinguer les perceptions , qui se présentent de façon désordonnée à notre retenue observatrice , de la relation qui les ordonne . Cette dernière ( l'unité qui rassemble les phases perceptibles dans le mouvement effectif ) est tout d'abord pensée par nous et nous retrouvons alors la pensée comme force formatrice dans les faits perceptibles , dans les modifications du bras en mouvement . Le mouvement ne peut avoir son origine que dans une source [d'impulsion et de conduite] de formation de soi par soi-même , c'est-à-dire dans l'activité spirituelle . C'est pourquoi nous ne trouvons l'accès à tous les mouvements et par-là , à tous les ordres du monde du monde que par la force de notre esprit se déterminant soi-même . Dans le cas d'un mouvement humain conscient , la source du mouvement ne se trouve pas au-dehors mais au-dedans de l'être en mouvement . Son mouvement découle de ses intentions conscientes , de son penser donc . Or l'homme est intégré de par son penser aux forces générales d'ordre et de mouvement de la réalité , il fait l'expérience de cela lorsqu'il observe comment il participe par son activité pensante de façon créatrice à la vie d'un ordre universel objectif indépendant de son arbitraire . Car il peut et doit produire activement les lois logiques en formant les concepts mais il ne peut pas les modifier . Du fait de cette intégration de ses propres forces spirituelles d'ordre et de mouvement dans les forces générales d'ordre et de mouvement du monde , l'homme a la possibilité , conformément à la part qu'il y prend par sa propre activité spirituelle , de modifier l'ordre spirituel en général qui , comme cela fut montré , est un ordre de mouvement . Il peut de par sa propre activité mettre son organisme en mouvement . Il ne peut toujours percevoir , c'est-à-dire saisir par l'intermédiaire de son système neurosensoriel , dans le cas d'un mouvement , que ce qui n'est pas activé (was nicht getan wird) . Le rôle des nerfs , comme Rudolf Steiner l'a montré , n'est toujours qu'un rôle sensitif de réception passive . Les nerfs dits « moteurs » ne servent de ce fait qu'à la transmission des perceptions de notre propre organisme dont notre esprit a besoin lorsqu'il se tourne vers celui-ci avec l'intention d'un mouvement . Car ce mouvement n'est

manifestement possible que lorsque l'organisme peut-être perçu , c'est-à-dire lorsque peut-être trouvé la place où l'impulsion du mouvement peut saisir l'organisme . v'est pourquoi la faculté de se mouvoir s'éteint , lorsque le nerf correspondant dit « moteur », en réalité nerf sensitif , ne peut plus fonctionner . La représentation donc qui fait du nerf soit disant « moteur » une voie de transport sur laquelle serait convoyé un mouvement pensé en tant que perception imperceptible , qui cependant devrait avoir les fonctions d'un concept agissant puisqu'il doit envelopper la multitude des stades perceptibles dans l'unité du mouvement , est manifestement en elle-même incohérente et impossible .

Nous devons encore penser ici à une possibilité d'incompréhension qui pourrait précisément empêcher celui qui connaît les descriptions de l'organisme sensoriel faites par Rudolf Steiner de suivre la progression des observations développées précédemment . Dans la description complète (comprenant douze sens) de l'organisation sensorielle faite pour la première fois par Rudolf Steiner , le sens proprioceptif de ses propres mouvements est décrit comme l'un des membres de l'organisation sensorielle humaine . Rudolf Steiner ne parle pas d'un sens du mouvement en général mais expressément d'un « sens de ses propres mouvements ». Cependant on sera tenté , si l'on comprend que les passages correspondants dans sa théorie des sens décrivent des perceptions de mouvements que l'on fait soi-même , de voir en cela une confirmation du fait que l'on pourrait percevoir des mouvements de tout genre . La théorie des sens de Rudolf Steiner se trouverait alors en contradiction avec la théorie du mouvement développée ici dans le prolongement de sa théorie de la connaissance . Mais c'est là , l'une de ces incompréhensions , naïves et trop rapides , que ses exposés subissent si fréquemment et si facilement , or il convient bien d'éviter de reporter le sens des affirmations s'appliquant valablement à l'organe sensoriel , tel quel sur la perception des mouvements [externes à l'organisme corporel] . En fait sur le fond de ce qui fut présenté ci-dessus , c'est manifestement impossible . Car ne peuvent être perçues que les parties composantes de la réalité qui sont saisies par les forces ordonnatrices de relations . C'est pourquoi le « sens de ses propres mouvements » ne perçoit pas des mouvements mais seulement les manifestations des mouvements qui peuvent être précisément perçues sur les organes en mouvement dans notre corps . Ces manifestations sont des tensions musculaires , c'est pourquoi Rudolf Steiner appelle aussi le « sens de ses propres mouvements » le « sens des tensions musculaires ». Et pourtant lorsque l'on parle dans ce sens rectificateur de tensions musculaires on ne doit pas non plus se tromper . Car si les mots « tensions musculaires » doivent valoir comme indicateurs vers quelque chose de perceptible , cela ne peut être que dans le sens de conduire le regard observateur en direction de ce perceptible . Car « tension musculaire » est un concept . Si l'on veut exprimer consciemment en respectant à la fois l'observation et les concepts [dans leurs exigences décrites précédemment] , il serait avantageux de formuler de la façon suivante : Le « sens des tensions musculaires » – ou « sens de ses propres mouvements » – sert à la perception de ce qui est perceptible dans les modifications des organes du corps , ce qui est déterminé *statiquement* par le concept de tension musculaire . *Dynamiquement* , en tant que suite de mouvements , les mêmes éléments perceptibles sont saisis par le concept de mouvement et pensés comme un mouvement d'ensemble . Le mouvement est donc dans chaque cas en toute circonstance d'une double façon un mouvement de soi : d'une part parce qu'il est mouvement de notre

propre organisme corporel , dont les parties perceptibles appartiennent au domaine du sens proprioceptif de nos mouvements ; d'autre part parce qu'en tant que mouvement du penser , comme tous les mouvements , c'est un mouvement du penser en lui-même . En ce sens tous les mouvements sont en eux-mêmes des mouvements de soi (Eigenbewegung).

L'esquisse précédente , qui demanderait à être complétée , veut et ne peut que stimuler à rechercher dans l'œuvre épistémologique de Rudolf Steiner les pensées originelles qui peuvent nous conduire à nous exercer , par l'observation pensante dans les situations concrètes de la vie , l'approche de l'être du mouvement . Ni les déductions produisant des hypothèses , ni l'acceptation par sympathie passive de ce que Rudolf Steiner présente , ne peuvent faire progresser la connaissance qui veut résoudre l'énigme du mouvement . Cela , seule la décision de parcourir le chemin qu'indiquent les exigences fondamentales de la théorie de la connaissance et de la connaissance morale qui ont été cernées dans cette esquisse le peut .

Traduction Pierre Tabouret

---